

# À LA LISIÈRE

## REDÉCOUVRIR LES PÉRIPHÉRIES URBAINES

Entretien avec **Yvan Detraz** et **Frédéric Latherrade**

Propos recueillis par **Françoise Liot**

**Retraçant ici l'origine et l'aventure des *Refuges périurbains*, emblèmes de Bordeaux Métropole, Yvan Detraz (Bruit du frigo) et Frédéric Latherrade (Zébra3) témoignent du rôle des artistes, des urbanistes et des architectes dans l'invention de situations, d'usages, d'imaginaires, visant à refaire de la ville un espace d'expérience sensible. Dans cette reconquête poétique du monde urbain, ils s'intéressent autant aux singularités du paysages qu'aux délaissés urbains. Concevoir une ville plus inclusive, faire de la marche un projet urbain, détourner des usages ou réintroduire du fantastique dans l'espace public, sont au cœur de leurs protocoles d'action dont ils nous font part dans cet entretien.**

**L'Observatoire – Dans vos travaux respectifs, vous avez souvent, l'un et l'autre, agi par « détournement » en créant de nouvelles situations ou usages. Diriez-vous que c'est un levier d'action essentiel pour transformer notre façon d'appréhender l'espace public ?**

**Frédéric Latherrade** – Le premier projet de Zébra3 a été un catalogue de vente par correspondance d'œuvres d'art. En détournant cet objet commun, qui sert normalement à vendre des objets de consommation courante, on voulait traiter des paradoxes de la société de consommation, questionner la valeur du travail artistique, et s'adresser aussi de manière très directe à un public élargi, non expert de l'art contemporain. C'était presque une forme relevant de la « place publique ». Ce projet a été extrêmement fondateur, et ce détournement originel a continué d'être au cœur de plusieurs projets que Zébra3 a menés par la suite pour conquérir des espaces non nécessairement dédiés à l'art contemporain ou conçus pour le montrer. Nous avons testé d'autres contextes, d'autres environnements publics, en les proposant à l'exercice de plasticiens, de sculpteurs. Par exemple,

pendant cinq ans, nous avons animé une vitrine, dans le centre historique de Bordeaux, dans laquelle différents artistes sont intervenus. L'idée, ici, était de montrer des œuvres sans qu'il y ait de filtres, sans médiation, juste sous forme d'apparition. C'est à cet endroit que nous aimons être dans l'espace public : dans l'expérimentation de « formes apparitionnelles », dans le tâtonnement, mais aussi dans la gratuité qui offre une sorte de pause vis-à-vis de l'offre commerciale dont les villes sont saturées.

**Yvan Detraz** – La question du détournement traverse à peu près toutes les pratiques de Bruit du frigo. Nous produisons beaucoup d'objets dans l'espace public – du mobilier, des installations temporaires ou pérennes, des micro-architectures – et ils ont tous en commun d'interroger les limites de l'espace public, du point de vue des usages, des expériences que l'on s'autorise à vivre ou à partager collectivement. Tout ce travail procède d'une observation de l'espace public tel qu'il est, ou tel que nous aimerions qu'il soit. Ceci nous donne déjà pas mal d'indications sur les possibilités d'action, notamment lorsque l'on regarde la façon dont les gens

s'approprient ou détournent des espaces fabriqués pour eux, ou dont ils vivent la ville et l'espace public ; et, à partir de là, nous poussons le curseur un cran plus loin pendant une phase d'activation, de mise en usage des installations que l'on a produites. Cette phase est un peu plus événementielle, festive, et nous permet d'explorer les capacités d'usage de ces installations. Par exemple, c'est toujours intéressant de voir comment les gens détournent des usages ou adoptent des comportements que l'on n'avait pas forcément anticipés. Lorsque nous intégrons ces installations dans l'espace public, il nous arrive souvent d'utiliser des fonctions quotidiennes ou ordinaires. On transfère un usage domestique dans l'espace public et, ce faisant, on génère des situations collectives, des sociabilités un peu nouvelles. Par exemple, il y a quelques années à Bordeaux, on avait installé des baignoires sur les quais des Queyries. Cette situation totalement inédite – consistant à prendre un bain en profitant de la vue sur la Garonne – questionnait, de façon un peu extrême, les possibilités d'usage de l'espace public qui, pour nous, sont totalement infinies et ouvertes. Tout le travail que nous avons fait autour de l'itinérance périurbaine



Photo : © Bruil du Frigo

Le Nuage, conception Candice Pétrillo - Zébra3. Réalisation Zébra 3

est aussi une forme de détournement d'espace, à très grande échelle, sur des centaines de kilomètres, où nous amenons les gens. C'est le détournement total d'un urbanisme pensé avant tout pour la voiture et non pour le piéton.

**L'Observatoire – Concernant l'urbanisme justement, on fait de plus en plus référence aujourd'hui à la notion d'« urbanisme culturel ». Vous retrouvez-vous dans cette appellation ? Vous situez-vous dans ce type de démarches ?**

**Y. D.** – Oui, nous nous situons dans cette démarche sans forcément utiliser ce terme-là. Pour moi, cela correspond à la façon dont, aujourd'hui, on ramène la culture dans la sphère de l'urbanisme, dans le cadre de processus de transformation urbaine ou d'animation du territoire. La ville a toujours été un théâtre d'expression culturelle, l'espace public a toujours été un lieu où les artistes se sont produits, mais il me semble que la différence se joue dans la mutation des villes à laquelle nous assistons en France, depuis vingt ans,

avec le phénomène de métropolisation. D'un côté, les artistes se sont emparés de cette question d'un point de vue politique, éthique, militant, et de l'autre, les producteurs de cet urbanisme – élus, promoteurs, architectes, etc. – ont perçu, dans l'appétit des artistes à investir l'espace public, un potentiel pour développer leurs projets. Dans nombre de situations, les choses se sont faites de manière sincère et positive, et l'artiste a pu déployer son activité artistique, sa production, sans être instrumentalisé ; mais il y a eu aussi beaucoup de dérives. Aujourd'hui, l'artiste est devenu un outil de marketing qui donne de la valeur à un territoire, qui fait vendre un projet urbain, et il n'en a pas forcément conscience. Il est souvent pris dans un schéma qui lui échappe.

**L'Observatoire – En même temps, l'intérêt que portent les collectivités publiques à ces démarches artistiques, qui interrogent différemment l'espace public, peut aussi s'interpréter comme le signe d'une réussite. N'avez-vous pas vous-même cherché ce contact avec les collectivités ?**

**Y. D.** – Oui, effectivement. Nous faisons partie d'une génération d'architectes qui a souhaité faire un pas de côté par rapport à la maîtrise d'œuvre classique en architecture. Nous voulions explorer autre chose, à la croisée du social, de l'artistique et de l'urbanisme, en questionnant ce que devrait être le rôle de l'architecte, mais aussi sa responsabilité sociale dans la conception d'une ville ou d'un espace public. On s'est constitués dans la marge, mais cela ne signifie pas que nous avons vocation à y rester éternellement. Notre but était au contraire d'entrer dans le jeu, en montrant que l'on pouvait ouvrir des pistes sérieuses et fiables pour infléchir le processus urbain classique. On y est clairement parvenus aujourd'hui. Il y a énormément de situations où, fort heureusement, nous avons réussi à « mettre notre grain de sel », en expérimentant et en explorant d'autres manières de faire la ville, de coopérer, de faire du « vrai participatif ». Néanmoins, il y a aussi beaucoup de situations où l'on peut se faire piéger, notamment parce que la fabrique urbaine a glissé progressivement entre les mains

des promoteurs privés. Donc, toutes les situations ne sont pas forcément bonnes à investir pour les artistes. Je considère même qu'il y a des endroits toxiques en termes de projet urbain où il ne faut pas aller. Au sein de Bruit du frigo, nous avons l'expertise nécessaire pour analyser un projet urbain, son programme, sa finalité. On discerne très vite les marges de manœuvre et, à contrario, là où l'on risque d'être des pions. C'est une expertise que n'aura pas forcément une compagnie du spectacle vivant et elle peut très vite se retrouver piégée malgré elle.

Ce que nous défendons, c'est un urbanisme de transition. Les expériences que nous menons, comme celles de Yes We Camp avec le projet des *Grands Voisins*, ouvrent des pistes sur une autre façon de considérer la fabrique urbaine, plus inclusive, plus frugale. Nous ne sommes pas là juste pour occuper des espaces/temps que l'on nous concéderait pour que l'on puisse s'amuser...

**L'Observatoire – Frédéric, dans votre travail de plasticien, êtes-vous aussi confronté à cette question-là ?**

**F. L.** – Les plasticiens sont pas mal sollicités dans le cadre des projets de renouvellement urbain. L'apport des artistes est aujourd'hui intégré au travail des équipes qui pilotent des projets urbains. Des structures qui planifient et encadrent des programmes d'intervention artistique à caractère éphémère ont vu le jour. Malgré tout, l'intervention des artistes est très souvent balisée et sert parfois des objectifs qui obéissent à des logiques antagonistes aux valeurs qu'ils ou elles portent. On s'appuie souvent sur leur capacité à créer avec peu de moyens, donc, d'une certaine manière, sur la précarité de leur statut. Quand il s'agit de la transformation urbaine d'un quartier, on fait aussi appel à eux parce qu'ils peuvent proposer, à moindre coût, l'occupation et l'activation d'espaces en attente de qualification. Ce type d'occupation est maintenant bien intégré aux processus de valorisation et de transformation des territoires. C'est souvent par l'occupation

temporaire de bâtiments, aménagés en ateliers, proposant aussi des « espaces poreux » aux habitants du quartier, que des plasticiens se retrouvent impliqués dans ce type de projets. Je remarque que ces phénomènes ont suscité et stimulé des formes d'organisation collectives dans le champ des arts visuels. Les lieux et collectifs d'artistes se multiplient, prennent des formes de plus en plus furtives, mobiles et éphémères. Aujourd'hui, les artistes multiplient les expériences et cherchent aussi, je pense, à s'affranchir du rôle de médiateur de la république dans lequel la fabrique de l'urbain leur a trouvé, à dessein, une place bien utile.

**L'Observatoire – Vous avez créé ensemble les Refuges périurbains. Comment est né ce projet et quel sens lui donniez-vous ? Comment définiriez-vous aujourd'hui ces Refuges ?**

**Y. D.** – L'origine de ce projet est vraiment liée à une réflexion plus large sur l'urbanisme, c'est-à-dire : comment peut-on se réappropriier des espaces qui ont été pensés pour la voiture et où la question de l'espace public a été totalement mise de côté ? Dans cet urbanisme périurbain de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, la production de la ville a complètement été laissée à l'initiative privée, sans penser son organisation globale, sans vision à vingt ou trente ans. À Bordeaux, on a logé entre 40 à 45 % des habitants dans le périurbain. C'était surtout de l'opportunité foncier, de l'opération immobilière, avec, pour les maires, l'opportunité de faire revenir des habitants sur ces territoires en mettant à leur disposition des zones constructibles pour du pavillonnaire. Mais comme les choses n'ont pas été pensées globalement, les plaques urbaines – pavillonnaires, industrielles, commerciales, de loisir, etc. – ont fini par se juxtaposer les unes aux autres et il a bien fallu les relier avec des routes, des rocadés, qu'on a construites après-coup. C'est bien cet « après-coup », les erreurs et les problèmes qu'il a générés, que l'on essaie aujourd'hui de rattraper. Si cet urbanisme (motivé avant tout par des logiques économiques,

individuelles, sans projet commun partagé ou débattu) a cessé de produire de l'espace public, il a en revanche produit des quantités phénoménales d'espaces sans fonctions. Ce sont des bouts d'espaces, des espaces perdus, que l'on retrouve un peu partout dans le périurbain. Or, quand on les remet bout à bout sur une carte, on s'aperçoit qu'ils forment un réseau d'espaces à partir duquel on peut potentiellement recomposer un tissu d'espace public structurant. C'est de là qu'est née l'idée des *Refuges*. Notre intention était de pouvoir faire le tour de l'agglomération bordelaise à pied, en utilisant uniquement ces espaces délaissés, en faisant de ces interstices périurbains une ressource, et non plus un rebut, en faisant aussi de la marche l'acte fondateur de cette reconquête du piéton sur l'espace périurbain. On a alors commencé à organiser des pique-niques pour embarquer les gens, les amener à découvrir la richesse de cet univers et, assez rapidement, on a réalisé qu'il nous fallait des ambassadeurs, des objets, des équipements, pour incarner et rendre palpable cette pratique de la marche. De la même manière qu'en montagne on trouve des refuges sur le parcours, nous nous sommes dit que nous pouvions équiper ces sentiers métropolitains de refuges périurbains. La différence ici étant que le public commence par passer une nuit dans l'un des refuges et qu'il explore ensuite le sentier.

**F. L.** – Zébra3 est intervenu sur la base du cahier des charges conçu par Bruit du frigo pour imaginer un premier *Refuge*, une œuvre habitable dont la forme suscite le désir, donne envie de passer une nuit dans une ancienne carrière au pied d'un pont autoroutier desservi par la ligne de bus 92. L'apport des artistes est, à mon sens, l'une des clés du succès de notre projet. L'attrait de leurs propositions, l'imaginaire qu'elles suscitent par leurs formes et leurs récits, ont largement contribué à l'inscription durable de ce projet dans son environnement. D'une certaine manière, les œuvres d'art que sont les *Refuges* ont aussi révélé des lieux généralement disqualifiés dans

l'inconscient collectif. Chaque *Refuge* a été imaginé pour un contexte précis, par des artistes ou des collectifs invités pour cela. Ce qui leur confère une dimension unique. Ils sont devenus les mascottes de certaines communes de la métropole. *Le Nuage*, par exemple, est indissociable de la ville de Lormont. C'est un marqueur important dans l'identité de la métropole. Les *Refuges* ont aujourd'hui accueilli un grand nombre de jeunes, de familles et d'enfants, et font partie durablement du paysage mental de tou-te-s celles et ceux qui en ont fait l'expérience.

**Y. D.** – La commande du premier *Refuge* a été faite dans le cadre du festival Panoramas. L'idée était de générer des situations et des expériences artistiques au service d'un projet de territoire pour le Parc des Coteaux. On a dû batailler pour que *Le Nuage* puisse avoir une existence dans le temps, plus longue que celui de l'évènement artistique, et ça a été déterminant pour la suite. Il a fallu cependant ajuster les choses d'un point de vue juridique pour que les *Refuges* puissent être considérés comme des « œuvres performatives » et non comme des lieux pour dormir puisque, dans le droit français, il est interdit de dormir dans l'espace public. C'est ce qui nous a permis de réinstaller l'objet.

**F. L.** – C'est véritablement l'expérience qui a façonné le projet. Au début, il avait une dimension assez confidentielle au sein de Panoramas. Mais, à partir du moment où a eu lieu la saison d'ouverture publique du premier *Refuge*, la Métropole s'est intéressée au projet global de territoire qui était proposé et cela nous a permis d'en produire un autre à un autre endroit, jusqu'au développement du projet tel qu'il existe actuellement avec ses 11 *Refuges*.

**Y. D.** – Il y a effectivement eu un intérêt rapide de la Métropole suite à l'expérience de 2011 où *Le Nuage* a pu être ouvert au public sur une année complète. C'était plein tout le temps ! Les *Refuges périurbains* ne constituent pas une collection d'œuvres d'art, ce

sont des sculptures habitables, des équipements publics nouveaux pour un nouvel usage urbain. Ce sont 11 structures réparties sur des sites ayant un fort « potentiel métropolitain », à une certaine distance les uns des autres, qui « communiquent » les uns avec les autres le long d'un sentier. Ce qui fait équipement, c'est à la fois le sentier et les *Refuges*. Nous voulions que le public soit saisi, étonné par la poésie des lieux, par des paysages qu'il ne connaît pas alors qu'ils se trouvent à deux pas de Bordeaux – un bon exemple étant le Parc de L'Ermitage à Lormont. Les *Refuges* fonctionnent comme des attracteurs urbains permettant de découvrir un environnement méconnu ; parce qu'on sait très bien que, d'ordinaire, quand on habite à Pessac, on ne va pas passer le week-end-end à Lormont ou à Ambès !

**F. L.** – Non seulement ce sont de très beaux espaces naturels mais ils ont la particularité d'être en capillarité avec d'autres typologies d'espaces urbains. Ici coexistent à la fois le centre commercial Rives d'Arcins – son Darty, son Cultura –, l'espace très sauvage du fleuve et de l'île d'Arcins, mais aussi l'usine de traitement des déchets, le pont autoroutier François Mitterrand (dont on entend le murmure), etc. La variété de ces paysages a rarement été considérée comme une richesse. Notre projet, modestement mais de manière sincère, propose de porter un regard plus juste sur ces espaces, d'y passer un moment, d'y partager une expérience et d'y associer des récits plus positifs.

### **L'Observatoire – Ce dispositif est aujourd'hui pérenne, allez-vous continuer à l'activer ?**

**Y. D.** – La Métropole est propriétaire des *Refuges* et elle en assure la maintenance, la valorisation et l'animation avec *L'Été métropolitain*. De nombreux artistes sont régulièrement sollicités pour imaginer des choses autour des *Refuges*. Certain-e-s proposent même spontanément des projets. L'occupation des *Refuges* étant gratuite, la Métropole travaille aussi à

leur donner une dimension sociale en lien avec les communes, les CCAS, pour permettre à certains types de publics d'en profiter ou de les utiliser pour organiser des camps avec des enfants.

Le programme d'activation territoriale autour de la marche que nous avons mis en place fonctionne bien aujourd'hui. *Le Sentier des Terres communes*, finalisé en 2019, est constitué de 15 boucles journalières qui font tout le tour de Bordeaux (soit 300 kms au total) et qui passent par chaque *Refuges*. Ces 15 boucles sont autant de visages de la métropole bordelaise. Au fil du temps, on a vu émerger un public autour de la marche périurbaine. Lors des premières randonnées, en 1999, nous n'étions que quelques-uns ; durant les dernières que nous avons organisées, nous étions 200 ! Nous faisons aussi partie du réseau international des Sentiers Métropolitains et l'on constate que cet engouement pour la marche périurbaine existe dans toutes les villes qui y participent (Marseille, Milan, Istanbul, Athènes, etc.). Marseille a été la première à lancer le mouvement en 2013, avec le GR13 métropolitain, dans le cadre de « Marseille capitale européenne de la culture ». Sa spécificité est d'avoir mis en place le Bureau des guides – pour l'animation culturelle, artistique et festive du sentier – qui organise un tas d'évènements (des conférences, des marches collectives, etc.) permettant de faire vivre ce sentier. C'est peut-être ce qui nous manque à Bordeaux et qui pourrait être activé à l'avenir.

Entretien avec **Yvan Detraz**  
Architecte, directeur de Bruit du frigo,  
membre de la Fabrique POLA, Bordeaux

et  
**Frédéric Latherrade**  
Plasticien, directeur de Zébra3, Bordeaux

Propos recueillis par **Françoise Liot**  
Enseignante-chercheuse en sociologie, Université de Bordeaux  
En collaboration avec **Lisa Pignot**  
Rédactrice en chef